

LE CLOCHER DE FLESSINGUE

Flessingue, construit sur une île basse de la rive droite de l'Escaut, à l'entrée même du fleuve, n'est plus aujourd'hui qu'une modeste ville, servant d'avant-port à sa jeune et puissante rivale, Anvers, la reine de l'Escaut. Mais, au dix-septième siècle, c'était une des plus florissantes places de commerce des Flandres ; ses quais étaient encombrés de navires venus de tous les points du globe, ses marins étaient réputés parmi les plus hardis de la Hollande et ses armateurs étaient les plus puissants de la mer du Nord.

Or, au mois d'août de l'an 1617, par une radieuse journée d'été, vers l'heure de midi, la bonne petite ville de Flessingue était fort agitée par un événement que l'on classerait aujourd'hui parmi les simples faits divers et qui devait cependant rester inscrit dans les annales de la ville. Il ne s'agissait pourtant que d'une escapade de gamin, mais les bons bourgeois, les matelots, les artisans couraient en hâte pour contempler le spectacle qui avait déjà réuni sur la grande place du marché une partie des habitants de la ville.

Là, tous les regards étaient braqués sur la pointe du clocher de l'église qui s'élève au centre même de la place et dont la haute flèche semblait se perdre dans le ciel resplendissant de lumière. Et tout au sommet, sur la boule dorée que surmontait le coq symbolique, on apercevait un être humain tranquillement assis et envoyant à la foule de gracieux saluts.

On était occupé à réparer la toiture de l'église et les premiers qui avaient remarqué l'apparition sur la boule terminale avaient pensé que c'était quelque ouvrier audacieux qui avait tenté cette téméraire ascension.

Mais, bientôt on avait constaté que ce n'était aucun des ouvriers — ceux-ci étant partis, emportant leurs échelles, — mais tout simplement un gamin, un enfant, qui, profitant de ce que les portes étaient restées ouvertes, s'était hissé là-haut, on ne savait comment.

La foule assemblée, grossissante, s'était massée autour de l'église, chaque nouvel arrivant interrogant : "Qui est ce ?" à quoi on lui répondait : "C'est le petit Michel Adrianzon", et chacun de s'exclamer : "Ah ! le polisson, le mauvais drôle ! Béni soit le Seigneur de m'avoir préservé d'avoir un garnement semblable ! — N'est-ce pas une impiété de profaner ainsi la maison de Dieu !"

Tout à coup on vit arriver sur la place un homme de haute taille, à l'allure puissante, portant le costume des brasseurs, une des plus puissantes corporations de la ville. Et son arrivée fut accueillie par les cris des assistants :

"Adrian Michielson, c'est votre fils qui est là haut ! Encore un mauvais tour de l'incorrigible polisson. S'il en revient, il faut le fustiger jusqu'à lui enlever toute envie de recommencer."

Abritant ses yeux avec sa main, le père cherchait à distinguer son fils, si haut perché, à demi perdu dans le rayonnement flamboyant de la boule dorée. Et malgré les invectives de la foule surexcitée, sa figure respirait plus d'anxiété que de colère. Il se contenta de murmurer :

"Vous en parlez à votre aise ! Ce n'est pas l'envie qui me manque de corriger mon fils, mais pour l'instant il est à plus de deux cents pieds en l'air et Dieu seul sait comment il en descendra."

Et les femmes, mêlées à la foule, s'écriaient de leur côté :

"Au lieu de parler de fouetter le pauvre enfant, vous feriez bien mieux, vous tous qui êtes là comme des badauds le nez en l'air, de chercher le moyen de le tirer de là."

Les hommes hochaient la tête. Même les hardis matelots trouvaient l'entreprise périlleuse. On avait été prévenir le bourgmestre ; si les échelles arrivaient, on verrait, mais ce ne serait pas facile d'aller tout là-haut cueillir le méchant gamin.

Cependant l'enfant ne paraissait guère se soucier des inquiétudes de la foule ni de l'opinion qu'elle avait de son exploit. Il paraissait ravi de sa haute position, et accroché d'un bras à la hampe du coq, le voilà maintenant qui dansait sur la boule, en agitant sa toque. Les gens lui criaient de descendre et lui, prenant leurs cris pour des compliments, reprenait ses gambades et ses saluts, se tenant sur un seul pied et faisant des pirouettes.

Quelques femmes s'évanouirent. Et des exclamations partaient de toute part : "Le voilà sur une jambe ! Il va se mettre la tête en bas ! Il est devenu fou ! C'est un sacrilège, une profanation !"

Enfin quelqu'un eut l'idée de dire : "L'enfant a dû se servir de l'échelle des couvreurs pour monter là haut... Ceux-ci l'ont retirée sans qu'il s'en aperçoive, et quand il voudra descendre il glissera sur la flèche et se tuera certainement, si l'on n'arrive pas avant avec une autre échelle."

L'enfant, en effet, venait à ce moment de se pencher pour examiner le toit que lui cachait la rotundité de la boule, et, d'en bas, on put remarquer qu'il était surpris de la disparition de l'échelle.

Une même pensée frappa aussitôt la foule. Qu'allait faire l'enfant ? Tous les visages devinrent pâles ; des cris d'angoisse s'échappèrent de toutes les poitrines et une demi-douzaine de femmes perdirent connaissance. Des hommes s'élançèrent vers la maison de ville pour hâter l'arrivée des échelles de sauvetage.

Mais déjà l'intrépide gamin semblait avoir pris son parti. Assis sur la boule, il examinait la toiture de la flèche. Trois des faces venaient d'être réparées, mais les ouvriers avaient interrompu leur travail laissant sur la quatrième les vieilles ardoises à demi pourries couvrant à peine le léger lattis. C'est par là que le petit Michel avait résolu de tenter la descente.

Soudain on le vit s'accrocher à la base de la hampe et se laisser glisser en arrière de façon que ses jambes vinssent se balancer dans le vide.

A cette vue, un frisson d'horreur courut parmi les spectateurs, qui venaient de comprendre l'intention de l'enfant. Evidemment celui-ci cherchait à atteindre les premières ardoises et à les briser avec ses pieds, mais si elles résistaient à ses efforts, il lui serait impossible sans point d'appui de se rehissier sur la boule pour y attendre qu'on vint le secourir. En ce cas, il était irrévocablement perdu, car ses mains ne pouvaient longtemps supporter le poids de son corps pendu dans le vide.

Ce spectacle était si horrible que bien des hommes forts et courageux ne pouvaient eux-mêmes pas le supporter et se cachaient les yeux, sentant leur tête tourner et leur cœur défaillir. Seul, le pauvre père, Adrian Michielson, restait, les yeux hagards, éblouis, fixés sur ce pauvre petit être luttant, dans la lumière du soleil, contre la mort.

Comme tous les jeunes Flamands, le petit Michel avait la pointe de ses souliers garnie de petites plaques de fer, procédé qui évitait de recourir constamment au cordonnier pour réparer de trop fréquents dégâts.

Ce fut ce qui le sauva.

Au milieu du silence de terreur qui régnait sur la foule, on entendait les vaillants petits pieds qui attaquaient les ardoises, et bientôt une, puis deux, trois de celles-ci cédèrent et vinrent ricocher sur le sol. Tous les regards se levèrent à ce bruit, et un soupir de soulagement s'échappa de toutes les poitrines en voyant que l'enfant avait placé ses pieds sur la première solive formant échelon.

Mais ce n'était là qu'une partie bien minime de l'œuvre à accomplir. Il fallait encore que l'enfant arrivât à lâcher le bas de la hampe et à glisser ses mains le long de la surface glissante de la boule, trop grosse pour être embrassée, jusqu'à ce qu'il pût saisir la base et se frayer plus bas avec ses pieds un autre échelon. C'était une manœuvre d'une infinie difficulté, demandant un équilibre absolu. Que le corps s'écartât d'une ligne de l'aplomb voulu et il était projeté sur le pavé de la place.

L'anxiété reparaissait les assistants. On voulait crier à l'enfant de s'arrêter, d'attendre du secours, mais l'angoisse les étreignait tous à ce point que pas un cri ne s'élevait.

Les secondes se succédaient, semblables

à des heures, et il semblait que l'enfant n'eût fait aucun mouvement. Enfin on put voir ses mains se détacher de la hampe et glisser insensiblement sur la face de la boule. On les voit ainsi gagner peu à peu la plus grande saillie. Puis une pause. L'enfant se courba. Son dos se tend vers la place et son front s'écrase contre la paroi dorée. Ses mains glissent toujours vers le bas d'une façon presque imperceptible. Enfin il en détache une, la droite, et prompt comme l'éclair, saisit la base de la boule ; la gauche suit aussitôt et déjà les deux pieds frappent les ardoises plus bas, se frayant un point d'appui.

Un immense applaudissement s'élève de la foule, qui oublie en un instant son irritation et les terribles émotions qu'elle a éprouvées pour saluer l'admirable intrépidité de cet enfant de douze ans. A ce moment les hommes accourent portant les échelles, et comme pour se détendre les nerfs, c'est eux que la foule accueille par des huées, les invectivant pour leur lenteur et leur négligence qui a failli causer un grave accident.

Pendant ce temps, le petit Michel a continué sa descente et disparu dans le clocher, non sans avoir salué la foule d'un geste ironique. Puis, sans doute pour célébrer sa victoire et annoncer son triomphe à la ville, le mauvais garnement met en branle une des cloches, dégringole l'escalier et sort de l'église au milieu du tumulte sans avoir été aperçu.

Il ne rentra que le soir à la maison paternelle, où l'attendait la sévère et juste correction qu'avait demandée pour lui la foule.

Son père, ne pouvant le garder chez lui, le mit en apprentissage chez



Ses jambes vinrent se balancer dans le vide. (P. 17, col. 2.)